

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie  
= Swiss journal of sociology

**Band:** 11 (1985)

**Heft:** 3

**Artikel:** L'étranger de Simmel, figure de l'oeuvre

**Autor:** Amphoux, Pascal / Ducret, André

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-814963>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 09.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## L'ETRANGER DE SIMMEL, FIGURE DE L'OEUVRE

*Pascal Amphoux & André Ducret*  
Ecole d'Architecture de l'Université de Genève  
9 Boulevard Helvétique CH - 1205 Genève

## 1. Introduction

L'intérêt que suscite aujourd'hui l'oeuvre souvent méconnue de Georg Simmel tient-il à la perte de crédibilité des grands récits (ordre, progrès, réforme, révolution ...) dans lesquels, plus que toute autre discipline, la sociologie a longtemps cru trouver une légitimité qui ne fasse plus question ? En tout cas, l'horizon d'attente vers lequel se tournent bon nombre de recherches désormais a radicalement changé. Du même coup, l'attitude d'esprit qu'incarne Simmel, le caractère délibérément fragmentaire, inachevé et non systématique de sa pensée, le perspectivisme qu'il défend, ses "idées ingénieuses, vues piquantes et rapprochements curieux" (Durkheim, 1969, 360) rencontrent voire alimentent l'épistémologie sociologique contemporaine.<sup>1</sup>

A n'en pas douter, l'accueil réservé depuis peu, sinon en Suisse, du moins en France, à cette oeuvre protéiforme ne doit rien au hasard. Sauver Georg Simmel de l'oubli, en faire le préfigurateur d'inquiétudes présentes, celui dont il est encore possible de se réclamer malgré la confusion qui règne dans et, parfois aussi, hors de notre discipline, voilà qui n'est pas dénué d'intentions polémiques. En fait, chacun ne semble retenir de Simmel que ce qui conforte, ici et maintenant, sa position dans le champ scientifique concerné - opération d'autant moins difficile que, parmi les fondateurs de la sociologie, celui-ci en donne la définition la plus souple, ouverte aux interprétations les plus diverses.

Accaparé tantôt par les tenants de l'individualisme méthodologique tantôt par les partisans d'une sociologie de la vie quotidienne, le sociologue berlinois fait dorénavant autorité et regagne une audience comparable à celle dont il jouissait au début de ce siècle. De son vivant, on s'en souvient, il influence non seulement les premiers travaux empiriques de l'Ecole de Chicago, mais aussi

---

<sup>1</sup> Le présent texte est la version remaniée d'une communication présentée au colloque de l'A.I.S.L.F. "Les figures de l'étranger", Arles, Janvier 1984, sous la présidence de Jean Remy.

les écrits de son collègue et ami Max Weber ainsi qu'une pléiade d'élèves dont il suffit de reconstituer la liste pour voir apparaître la place qu'il occupe dans la vie intellectuelle à l'époque.<sup>2</sup> Correspondant de Stefan George, de Rainer Maria Rilke, d'Auguste Rodin, critique de l'impressionnisme ou de l'expressionnisme, sensible à l'art du portrait, à l'architecture des ruines, il élabore une esthétique fort complète et doublée déjà d'une poétique centrée sur les phénomènes de création artistique dont ne sont traduits à ce jour que quelques extraits en ordre dispersé. Enfin, soucieux de donner de solides fondements aux "sciences de l'esprit", Simmel reviendra à plusieurs reprises sur des questions qui relèvent de la théorie de la connaissance, qu'il s'agisse de discuter l'autocritique kantienne ou le projet positiviste, de condamner le réalisme historique comme la philosophie de l'histoire, ou encore d'examiner s'il est vraiment besoin d'une "psychologie analytique" destinée à contrôler l'impact de l'expérience vécue sur la démarche scientifique, comme le voulait Wilhelm Dilthey avant même qu'on parle de psychanalyse.

De toute évidence, seule une étude en mesure de retracer la genèse de ces diverses préoccupations et, surtout, leur articulation les unes par rapport aux autres, rendrait justice à Simmel dont, à distance, la fécondité s'avère pour le moins exceptionnelle; au lieu de glaner au fil du texte tel ou tel détail exploitable, on s'efforcerait alors de saisir ce qui fait l'unité de l'oeuvre, ses thèses centrales, sa véritable originalité.

Dans le texte qui suit, nous nous contenterons de chercher le noyau ou, si l'on veut, le principe auquel obéit le versant sociologique de l'oeuvre simmélienne: d'une part, nous interrogeant sur la distinction que l'on peut aujourd'hui clarifier entre les notions de forme et de figure, nous verrons comment Simmel échappe et répond à la fois à la critique convenue de son oeuvre; d'autre part, proposant une relecture formelle de ses fameuses *Digressions sur l'étranger*, nous ferons de ce texte une figure de son oeuvre en y repérant une structure formelle sous-jacente dont on examinera alors comment, par sa propre mise en forme, elle répond aux reproches adressés à son oeuvre tout entière.

Le choix de ce fragment extrait d'une *Soziologie* (1908) qui se présente comme une suite d'analyses sur les sujets les plus divers

---

<sup>2</sup> Outre les sociologues nord-américains en contact avec Simmel (Albion W. Small, Robert E. Park, Nicholas J. Spykman etc.), on trouve parmi ceux qui, plus ou moins longtemps, suivront ses cours à Berlin: Antonio Banfi, Célestin Bouglé, Ernst Cassirer, Wilhelm Worringer, Bernard Groethuysen, Hermann von Keyserling, Kurt Lewin, Robert Musil, Siegfried Kracauer, Ernst Bloch, Georg Lukacs, Karl Mannheim et, sans doute, Walter Benjamin (l'énumération n'est pas exhaustive ...).

nous est dicté par un triple constat: d'abord, les commentaires dont, par la suite, cet essai sur l'étranger a souvent fait l'objet, aux Etats-Unis notamment, portent en règle générale sur le contenu du propos qu'avance Simmel, et non sur sa mise en forme. Or, seconde observation, lorsqu'on se place à ce dernier niveau comme nous tentons de le faire plus loin, il apparaît que ces soi-disant digressions sont, en réalité, typiques de la manière simmélienne: de cet auteur qui, à la différence de Max Weber, ne nous laisse aucun texte spécifiquement méthodologique, il est néanmoins possible de dégager une méthode, fut-elle implicite. Enfin, que ce soit au niveau de la forme ou du contenu, le modèle que construit Georg Simmel afin de décrire la condition d'étrangeté demeure, nous semble-t-il, parfaitement utilisable pour des recherches qui seraient menées sur le terrain; du reste, nous le montrons ailleurs, ce modèle se voit aujourd'hui à la fois confirmé et enrichi par les théories formelles du bouc émissaire et du parasite respectivement développées par René Girard et Michel Serres.<sup>3</sup>

## 2. Re(ce)voir Georg Simmel

Il faut d'emblée réfuter quelques objections d'habitude avancées face à la démarche que propose Simmel. Ces objections visent pour l'essentiel l'atomisme, le formalisme et l'esthétisme prétendus de l'oeuvre. Elles ponctuent l'histoire de sa (non) réception au point de conditionner l'image que l'on s'en fait le plus souvent aujourd'hui: à l'examen, cette image doit être largement nuancée.

*L'atomisme* donc: selon ce cliché, l'erreur de Simmel serait de confondre procès de socialisation et société en ramenant cette dernière aux divers modes d'agrégation observables entre des individus considérés à la façon des "a-tomoi" de l'Antiquité. Par analogie avec la philosophie de la nature élaborée par l'école atomiste, ces individus représenteraient ainsi les plus petits indivisibles concevables tels une addition d'éléments séparés par le vide - le non-être sociétal. Seul l'entrelacs de ces atomes produirait la société selon des lois déterministes qui, une fois mises en évidence, permettraient d'expliquer comment le corps social émerge à partir du néant, s'inscrivant dans un processus qui, dès lors, ne devrait rien au hasard.

---

<sup>3</sup> Cf. notre communication (à paraître): "Lectures formelles de l'étrangeté", Colloque de l'I.R.E.S.E. "Les pratiques de l'anthropologie urbaine et l'expérience ethnique", Lyon, Mars 1984, sous la présidence d'Isaac Joseph.

A en croire la critique, Simmel aurait ainsi oublié le postulat qui veut qu'une société soit comprise comme un tout et non comme la somme de ses parties; il aurait réduit le social à une gamme d'interactions et renoncé, de fait, à l'essence même du projet sociologique.

En réalité, une lecture attentive des *Questions fondamentales de la sociologie* - ultime réponse, en 1917, aux critiques qui lui furent adressées de son vivant - montre assez que la position de Simmel s'enracine dans un rejet vigoureux de l'atomisme. Bien plus, dès 1894, il insiste sur la nécessaire distinction entre "ce qui arrive simplement à l'intérieur de la société comme dans un cadre, et ce qui arrive réellement par la société" (Simmel, 1981, 166, n. 2), chacun ayant reconnu le précepte qu'un an plus tard Durkheim reprend à son compte dans les "Règles...". C'est dire que la pression du collectif sur l'individu, ici interprétée de manière originale comme la "dynamique de l'agir et du subir par lesquels les individus se modifient réciproquement", n'échappe pas à sa vigilance: "en tant qu'elle se réalise progressivement, la société signifie toujours que les individus sont liés par des influences et des déterminations éprouvées réciproquement; elle est par conséquent quelque chose de fonctionnel, quelque chose que les individus font et subissent à la fois" (Simmel, 1981, 90).

En raison du péril que, du fait de ses excès, tout sociologisme fait courir à la sociologie naissante, il s'agit pour Simmel de ne pas enfermer l'individu dans un carcan déterministe dont il ne serait plus que le résultat; mais on ne peut pour autant qualifier ce point de vue de "nominaliste et individualiste" comme le fera Gurvitch qui accuse même Simmel, à tort, nous le verrons plus loin, de n'avoir "aucun sentiment de l'irréductibilité des groupes et des sociétés aux rapports interpersonnels pas plus que de la constitution des structures" (Gurvitch, 1967, t. 1, 5).

Une seconde critique, de poids elle aussi, repose sur l'idée qui suit: conséquence de la distinction opérée entre formes et contenus de l'interaction, les unes déclarées objets de la sociologie (entendue au sens strict), les autres étant mis entre parenthèses, il ne resterait plus qu'à dresser l'inventaire desdites formes auquel confronter ensuite, par déduction, le système des relations inter-individuelles repérable de cas en cas. Condamnée à plusieurs reprises, cette "époque" du contenu fera d'ailleurs du sociologue berlinois l'ancêtre d'un courant *formaliste* au sein duquel ses épigones multiplieront plus tard les taxinomies formelles - Aron (1966, 6) parlant à ce propos de géométrie du monde social tandis que, pour Sorokin (1938, 363-366), l'imprécision du vocabulaire employé afin d'asseoir une dichotomie qu'à ses yeux rien ne justi-



fie, suffit à écarter le principe méthodologique invoqué par Simmel.

Dans le même ordre d'idées, il vaut la peine de revenir sur le détail de l'argumentation qu'un des premiers, Emile Durkheim oppose à son collègue d'Outre-Rhin car elle recèle en puissance la plupart des malentendus ultérieurs. Pour celui-là, l'objet choisi n'est pas le bon dans la mesure où les critères qui commandent ce choix sont eux-mêmes erronés: "il est nécessaire que les abstractions soient méthodiquement maîtrisées et qu'elles séparent les faits selon leurs distinctions naturelles sans quoi elles dégèrent largement en constructions imaginaires, en une vaine mythologie". Or, poursuit Durkheim, "de quel droit sépare-t-on si radicalement le contenant du contenu de la société ? On affirme que seul le contenant est de nature sociale, et que le contenu ne possède qu'indirectement ce caractère; cependant, il n'y a aucune preuve pour confirmer une assertion qui, loin de passer pour un axiome évident, peut surprendre le chercheur". Et de conclure: "les pratiques collectives de la religion, du droit, de la morale, de l'économie politique ne peuvent pas être des faits moins sociaux que les formes extérieures de la sociabilité, et si on approfondit l'examen de ces faits, cette première impression se confirme: partout est présente l'oeuvre de la société qui produit ces phénomènes et partout est manifeste leur répercussion sur l'organisation sociale: ils sont la société même, vivante et opérante" (Durkheim, 1975, 16-17).

Or une telle interprétation constitue un contresens lourd de conséquences dans la mesure où Durkheim non seulement accentue la distinction simmelienne pour, en définitive, mieux la refuser, mais surtout, assimile malheureusement *forme* et *contenant*. En effet, s'il est vrai que Simmel confie à la sociologie la tâche de dégager les formes des contenus qui s'y manifestent, il prend aussitôt soin d'insister sur l'interpénétration de ces deux plans. Séparer ce qui, en réalité, est lié afin de saisir comment se lie ce qui est, idéalement, séparé, telle est sa démarche. Ainsi définie, la sociologie ne consiste donc pas à étudier le réceptacle par opposition à la matière reçue: l'analyse porte sur la forme que revêtent - et non: que remplissent - les contenus. Dès lors, l'hypothèse d'une indépendance relative de la forme par rapport au contenu permet de montrer comment, dans une perspective comparative, divers contenus s'affirment sous une forme identique ou, vice versa, comment un même contenu apparaît dans de multiples formes. Mais, s'empresse de compléter Simmel, la sociologie englobe aussi "l'étude des déterminations que prend la forme sous l'influence de la matière particulière dans laquelle elle se réalise" (Simmel, 1981, 167, n. 3).

La forme quelle qu'elle soit doit être ainsi considérée aussi bien comme productrice que comme produit de l'interaction. A ce titre, l'effet en retour voire la contrainte qu'elle exerce sur les contenus qu'elle réunit font partie intégrante de l'analyse. Tout dépend, en définitive, du niveau d'organisation sociale qui est visé et, par conséquent, de la distance à laquelle se place le chercheur: de loin apparaîtront plutôt ces formes - mieux, ces *figures* - qui, rigides, durables, figées en autant d'institutions ou d'appareils, se retournent contre l'individu "à la manière d'un parti qui lui serait étranger"; de près, et à un autre niveau, apparaîtront des formes labiles, fluides, éphémères quelquefois, dont celles qui relèvent du culte des formes pour les formes.

Cet "amour des formes pour elles-mêmes" (Groethuysen, 1926, 84) a du reste valu à Simmel un dernier reproche, celui d'*esthétisme*, qui concerne tantôt la méthode mise en oeuvre - l'absence de méthode selon certains - tantôt l'indifférence qu'il affiche vis-à-vis des implications pratiques voire éthiques de sa pensée. Subjective, impressionniste, fondée sur l'analogie et l'intuition, l'approche simmélienne serait ainsi dépourvue de toute valeur scientifique. Encore faudrait-il, pour que l'argument ait une quelconque portée, qu'il existe un accord préalable sur ce qui, en sociologie, mérite le nom de science. En fait, si cette ultime objection vaut qu'on s'y arrête, ce n'est pas pour en discuter le bien-fondé, mais plutôt, une fois de plus, pour souligner la méprise qu'elle est susceptible d'engendrer. Car s'il est intéressant d'approfondir aujourd'hui le point de vue adopté par Simmel, ce n'est pas, nous semble-t-il, dans le sens d'une esthétique contemplative du jeu social qu'il convient de se tourner, mais dans celui d'une poïétique attentive à la société en voie de formation, autrement dit: d'une *sociologie "figuriste"* qui suive le trajet qui, des contenus à la forme, du contenu aux formes, voit s'instaurer les diverses figures du social.

La distinction qui s'impose alors est celle de la figure par rapport à la forme. Certes, dans les *Questions fondamentales...*, Simmel introduit déjà la notion de figure, sans toutefois la différencier de celle de forme. Or si la différence doit être marquée, c'est que le choix d'une terminologie plutôt que d'une autre recouvre un double enjeu.

D'un côté, selon l'étymologie, la figure résulte d'un façonnage, d'un acte de création, d'invention, dont elle conserve la trace. Mieux encore, en peinture, figurer revient à lier forme et contenu. Dans ce domaine, le courant dit, justement, non figuratif opte pour la forme pure, de même que l'école formaliste (ou relationnelle) en sociologie cède au besoin de systématisme et brise la référence - permanente chez Simmel - de la forme au contenu.

Rompre ce lien, c'est donc interdire qu'apparaisse la figure et, dans le même temps, s'interdire de la désigner et de s'expliquer comment, du désordre, de la confusion des sentiments, de l'incertitude de la vie, naît - à la manière de l'oeuvre d'art - un ordre social. Inversement, rétablir ce lien en identifiant des figures, c'est - tout projet politique mis à part - problématiser le social en tant que système auto-poïétique. Car, après tout, si le processus qui va de tel contenu à telle forme peut apparaître a priori aléatoire, il reste qu'au bout du compte, il engendre bien une figure repérable parce que dotée d'une relative stabilité. Qu'elle s'avère provisoire ou non, cette cristallisation dynamique de la figure manifeste alors - sans qu'on puisse nécessairement prévoir ni où ni quand - l'*auto-organisation du social* par différenciation, spécification et complexification.

D'un autre côté, "figurer" signifie également exprimer par symbole ou par métaphore. Voir dès lors dans les individus non seulement des acteurs mais, au sens plein du terme, des *figurants*, mène à une réflexion sur ce qui fait sens dans l'action réciproque: en passant d'une combinatoire formaliste (ou d'une typologie relationnelle) à l'examen des modes de (con)-figuration sociale, on s'interrogera nécessairement sur l'émergence d'un sens commun que ferait advenir la figure.

La dynamique du processus de figuration renvoie d'ailleurs à ce que l'on peut nommer la *morphogenèse* du social. Comment se manifeste cette morphogenèse aux yeux de Simmel ? Par rééquilibrage incessant des forces, des intérêts, des désirs voire des instincts (conscients ou inconscients). Qu'il s'agisse du concept d'interaction réciproque (*Wechselwirkung*) ou de la vision d'une sociologie centrée sur le procès de socialisation (*Vergesellschaftung*), les formes ou les figures simmeliennes suivent alors une logique qu'on peut qualifier d'endogène, le social étant à lui-même sa propre cause. La morphogenèse, à ce niveau, est solidaire du processus d'auto-organisation, et la notion de figure retrouve son double sens.

### 3. L'Étranger, figure de l'oeuvre

S'il n'établit pas de distinction explicite entre forme et figure, Simmel échappe néanmoins à l'atomisme, au formalisme et à l'esthétisme auxquels la critique réduit généralement son oeuvre; mais il ne formule pas pour autant sa démarche de "figuriste" comme nous venons de le faire en puisant dans un vocabulaire contemporain: en fait, nous dirons qu'il se situe dans le passage



d'une logique duale - à laquelle il tente plus ou moins explicitement d'échapper - à une logique triangulaire encore inexistante, dont il ne connaît pour ainsi dire pas les mots. Comment suggère-t-il néanmoins ce passage ? C'est ce que nous examinerons maintenant à partir d'un texte choisi, *Digressions sur l'étranger*, dont nous ferons non pas une illustration, mais bien une figure de l'oeuvre simmélienne (Simmel, 1979, 53-59).<sup>4</sup>

Ce texte s'inscrit tout entier sous le signe de ce que nous appellerons une *distance paradoxale*, annoncée dès la première phrase: "si l'errance est la libération par rapport à tout point donné dans l'espace et s'oppose conceptuellement au fait d'être fixé en ce point, la forme sociologique de *l'étranger* se présente comme l'unité de ces deux caractéristiques". La distance à l'intérieur du groupe signifiant, dans la relation à l'étranger, que le proche est lointain tandis que le fait même de l'altérité signifie, lui, que le lointain est proche, l'étranger réalise à sa manière "l'unité de la distance et de la proximité"; il est un élément "dont la position interne et l'appartenance (au groupe) impliquent tout à la fois l'extériorité et l'opposition".

Ce critère de distance une fois posé dans toute son ambiguïté, Simmel le reprend à trois reprises, inaugurant en quelque sorte ce qu'on peut nommer une *approche connotative de l'étranger*. En effet, on repère dans son texte trois variations sur le même thème - trois moments, trois "digressions". Ces variations n'en définissent pas le contenu in extenso mais le chargent plutôt, sans souci d'exhaustivité, de diverses connotations qui, dès lors qu'elles se recourent et se ressaisissent mutuellement, donnent corps et consistance à la forme sociologique qu'il poursuit: "l'exposé qui suit, *et qui ne prétend pas être exhaustif*, indique comment *des* éléments de distanciation et de répulsion dans la relation avec l'étranger constituent un modèle de coordination et d'interaction *consistante*" (en ital. par l'auteur).

La relecture ne saurait toutefois s'orienter vers une simple analyse de contenu; il s'agit plutôt de chercher à saisir dans le texte la structure sous-jacente et non explicite qui permet à l'auteur de donner une forme consistante à l'étranger. En effet, du point de vue du contenu, Simmel privilégie trois critères: la mobilité, l'objectivité et la généralité de l'étranger. Or ces trois critères n'entrent pas dans le cadre d'une logique hypothético-déductive; ils apparaissent même indépendants les uns des autres. D'où vient alors la force de cohésion qui réunit les trois varia-

---

<sup>4</sup> Dans la suite du texte, les passages qui sont cités entre guillemets sans être suivis de références particulières renvoient tous à: Simmel, 1979, 53-59.

tions? De l'existence sous-jacente, selon nous, de certains *invariants structurels* qui parcourent le texte à des niveaux et dans des ordres différents, et qui caractérisent peut-être, à leur manière, le véritable "formalisme" simmelien.

Il s'agit en premier lieu de la *représentation figurée* des critères retenus. Pour chacun d'entre eux, Simmel suggère un "figurant", voire une figure spécifique: le commerçant pour la mobilité, le juge pour l'objectivité, l'impôt des juifs pour la généralité. Et même si ces figures ne sont que suggérées, elles ne nous paraissent pas pouvoir être réduites au statut mineur d'exemple illustratif: dans leur brièveté, elles ont valeur fondatrice pour le critère retenu. En second lieu - et c'est peut-être l'invariant le plus évident - nous relevons l'*ambivalence explicite* de ces critères: chacun est dédoublé, chacun est confronté simultanément à son opposé, chacun est défini comme une "forme particulière d'interaction" - et c'est par là qu'ils ressaisissent tous celui, plus général, de distance paradoxale. Enfin, Simmel paraît toujours insister sur le *gradient continu* de l'interaction si bien que l'étranger n'est jamais abordé comme un contenu en soi, qui serait strictement évaluable, mais qu'il intervient à des degrés différents et qu'il peut intervenir à tous les niveaux de l'organisation sociale: l'étranger, pour Simmel, n'est pas un contenu, il est une *position*.

Entamons donc la relecture en suivant ce schéma.

Premier critère: l'étranger se caractérise par sa *mobilité*. Figure de cette mobilité: le *commerçant*. "Toute l'histoire économique montre que l'étranger fait partout son apparition comme commerçant, et le commerçant comme étranger". Tant que la production est liée à l'autoconsommation, il n'y a ni l'un ni l'autre. A partir du moment où elle s'ouvre sur des marchés extérieurs au territoire de son groupe social, elle doit recourir au commerçant qui ne peut être qu'étranger puisqu'il doit acheminer les produits d'un pays à un autre. A l'origine donc, il y aurait conaturalité historique du commerçant et de l'étranger qui ne pourrait être que ce voyageur qui se situe toujours soit à l'extérieur, soit à l'intérieur du territoire de production, et qui passe de l'un à l'autre.

Or, ajoute aussitôt Simmel, cette position mouvante de l'étranger "se précise à nos yeux" lorsque celui-ci s'établit sur les lieux de son activité, vivant alors du commerce au seul titre d'*intermédiaire*. Cette position intermédiaire, proprement hermésienne, est alors doublement ambiguë: voyageur, le commerçant introduit de la mobilité dans l'immuabilité d'un groupe fermé et autosuffisant; fixé, il introduit de l'immobilité dans la mouvance et la circulation des marchandises ou de l'argent à l'intérieur de

groupes ouverts sur l'extérieur. A cette dualité de l'immobilité et de la mobilité s'ajoute celle de l'intérieur et de l'extérieur: le commerçant étranger se situe à la fois à l'intérieur du groupe (puisqu'il y est installé) et à l'extérieur puisque par définition, selon Simmel, l'étranger n'a pas de racines.

Cette *absence de racines* soutient alors notre troisième argument: elle ne signifie pas que l'étranger n'ait pas de relation avec les autres membres du groupe; au contraire, du fait de sa position, il est amené tôt ou tard à rencontrer tous les individus de la communauté, mais il n'entretient pas avec eux de "liaison organique" (parentale, locale, professionnelle etc.), ce qui lui confère précisément son statut purement formel et suggère - dans notre perspective cette fois - qu'il intervient à différents niveaux de l'organisation sociale.

Figurée par le commerçant, la mobilité de l'étranger est paradoxale et relative.

Deuxième critère: l'étranger se caractérise par son *objectivité*. Figure de cette objectivité: le *juge* étranger qu'appelaient certaines villes italiennes pour régler des conflits internes, celui auquel on fait appel parce qu'il est étranger, parce qu'il est extérieur ou parce qu'il n'a pas de racines, celui qui est réputé objectif parce que, précisément, il est dégagé des attaches internes qui caractérisent la collectivité en question.

Mais cette objectivité, comme le montre l'auteur, est ambivalente: elle ne signifie ni le détachement, ni le désintéret; son extériorité est relative puisqu'on lui livre parfois les secrets les plus intimes. L'objectivité est une forme particulière de participation - notons au passage que c'est celle qu'il attribue à l'objectivité de l'observation théorique. Elle suppose un esprit en activité - l'activité comme le secret sont, à nouveau, des caractéristiques hermésiennes - qui soit capable de suivre "ses propres lois". Comme l'observateur théorique, l'étranger se situe à la fois à l'extérieur et à l'intérieur de son observation; il est à la fois détaché et attaché, et il doit réaliser la combinaison paradoxale de l'attention et de l'indifférence.

Une telle objectivité, poursuit Simmel, s'appelle aussi liberté. Or cette liberté dont jouit l'étranger auquel on fait appel peut être utilisée à des degrés divers qui peuvent aller jusqu'à l'abus: "depuis toujours, dans les révolutions de toutes sortes, le parti attaqué a dénoncé des provocateurs extérieurs agissant par l'intermédiaire d'émissaires et d'agitateurs". Mais, ajoute Simmel, "à supposer que cela soit vrai, c'est néanmoins une exagération du rôle spécifique de l'étranger". Sa liberté n'est pas absolue: il est

seulement plus libre que les membres de la communauté. Il ne juge pas sans préjugé, mais avec moins de préjugés seulement. Ses modèles ne sont pas généraux et objectifs, ils sont plus généraux et plus objectifs que ceux des personnes qui sont liées à la tradition ou à la piété de leurs prédécesseurs.

Lorsque l'objectivité du juge demeure paradoxale, la liberté de l'étranger reste relative.

Troisième critère: l'étranger se caractérise par sa *généralité* (nous serions tentés de parler aujourd'hui d'*indifférenciation*). Figure de cette généralité: les *Juifs* de Francfort dont, au Moyen Age, l'impôt était fixe quelle que soit leur fortune parce que les caractéristiques interindividuelles entre Juifs n'étaient pas perceptibles pour la communauté; "le statut du Juif était d'être Juif" et l'impôt, en conséquence, uniforme.

Mais, là encore, Simmel voit dans ce caractère de généralité une ambivalence fondamentale. L'impôt uniforme ne prend sens que par rapport à l'impôt multiforme (variable suivant la fortune) des autres citoyens; l'indifférenciation n'est possible que par rapport à des différences bien établies; la généralité n'est perceptible que pour des particuliers. Et cette ambivalence peut être relevée en divers endroits, même si les oppositions ne sont pas toujours systématiques: le rapport individuel devient collectif, le plus chaud devient le plus froid et l'étrangeté s'introduit dans l'intimité la plus secrète. Pour Simmel, le rapport "organique" (entre acteurs d'un même groupe social) est "fondé sur une communauté de différences spécifiques" tandis que le rapport "inorganique" (avec l'étranger) est fondé sur la communauté de "traits purement généraux". On n'établit donc pas la catégorie "étranger" sur une communauté de traits qui leur seraient propres (puisqu'on est dans l'impossibilité de distinguer et, a fortiori, de regrouper des traits pertinents) mais sur la *communauté des relations* que l'on entretient avec eux - ce que Simmel appelle les "similitudes générales". Cela ne veut pas dire que tous les étrangers sont semblables, mais bien qu'on les perçoit comme tels. On distingue toutes les "relations particulières" à l'intérieur d'un groupe, on ne les distingue plus à l'extérieur. On ne peut voir "au-delà": la ville est froide et indéterminée pour le voyageur qui s'arrête une heure dans une gare de province; et les traits du visage d'un Noir sont, pour l'Européen, indiscernables de ceux du visage d'un autre Noir. Nous voyons des étrangers partout dès que nous ne voyons plus les individus, c'est-à-dire dès que la relation que nous entretenons avec une personne n'entre plus dans notre code des différences. Dès lors, nous pourrions formuler la pensée paradoxale de Simmel de la façon suivante: la *différence* - l'étrangeté - s'établit sur la similitude des relations individuelles (nombreuses) avec l'étranger,



c'est-à-dire, en définitive, sur une *indifférenciation*: "la conscience que la communauté est tout à fait générale fait ressortir ce qui fait qu'elle ne l'est pas". De cette "tension particulière" surgit le sens que l'étranger donne à la communauté et Simmel semble bien suggérer qu'il existe un certain fond d'étrangeté qui donne forme à la communauté.

Outre cette ambivalence donneuse de sens, nous retrouvons à nouveau mention, à plusieurs reprises, du gradient de l'interaction. Tout rapport social, dit Simmel, est fondé sur le *degré* de spécificité des traits communs par rapport aux autres rapports sociaux et se présente toujours comme une combinaison de différences spécifiques et de similitudes générales. En fait: "toute relation personnelle se conforme à ce schéma d'une manière ou d'une autre et suivant des modalités diverses". Dans le rapport à l'étranger, il y a seulement prépondérance des similitudes générales sur la relation particulière.

Dès lors, des traces d'étrangeté sont repérables dans tout rapport social, depuis le plus intime, la relation amoureuse (dans laquelle le sentiment de singularité absolue et exclusive s'accompagne de celui de contingence liée au hasard non moins absolu de la rencontre), jusqu'au plus général, le rapport (celui des Grecs aux Barbares, par exemple) qui se mue en non-rapport (lorsque l'on refuse aux autres les attributs les plus généraux que l'on prête à l'espèce ou à l'humanité), en passant par tous les types de rapport intermédiaire comme celui, déjà cité, de l'impôt des Juifs: dans tous ces cas, plus les traits communs sont spécifiques pour les gens qui se situent à l'extérieur de la relation, plus ils sont généraux pour ceux qui se situent à l'intérieur de cette relation - et inversement.

A tous les niveaux de socialité, l'ambivalence de la différence et de l'indifférenciation, de la spécificité et de la généralité, du multiforme et de l'uniforme, reste intacte. Quel que soit le type de rapport social, le degré d'étrangeté est solidaire du degré d'intimité. L'une et l'autre se délimitent mutuellement.

Ainsi peut être dessinée la structure formelle qui sous-tend le texte de Simmel.

La relation à l'étranger est une interaction réciproque, une figure du social. Comme telle, elle appelle une analyse formelle. Si les trois caractères dégagés dans ce texte donnent une forme consistante à cette interaction, ce n'est pas qu'ils s'impliquent successivement dans une chaîne logique et linéaire de causes et d'effets, c'est qu'ils se ressaissent mutuellement. Si le critère de mobilité de l'étranger implique partiellement le critère d'objectivité qui,



lui-même, n'est pas indépendant de celui de généralité, ce n'est pas parce qu'il y a déterminisme de l'un à l'autre, c'est plutôt parce que la structure même du texte les fait converger vers une unité formelle. Celle-ci ne peut être alors que désignée: chaque critère trouve une figure qui lui est propre - le commerçant, le juge, l'impôt des Juifs; chacun est relatif et se situe dans un gradient d'interaction - la mobilité n'est pas un critère absolu, l'étranger est seulement plus mobile et, de même, plus objectif, plus général; chacun donne à voir l'ambivalence de l'interaction - la mobilité renvoie à l'immobilité, l'objectivité à la subjectivité, le général au particulier; enfin, chacun se présente comme une variation sur le thème de la distance paradoxale.

#### 4. Conclusion

Faire du texte sur l'étranger une figure de l'oeuvre simmelienne ne revient certes pas à démontrer qu'à lui seul, il serait représentatif de l'oeuvre tout entière, mais plutôt à montrer comment, au sens morphogénétique que nous avons tenté de préciser, il ne peut être réduit ni à une illustration formelle ni à une image représentative de son contenu. La figure, ici, désigne une modalité spécifique de passage entre *contenu thématique* et *forme d'écriture*. Ce mode de passage est propre à Georg Simmel et - il faudrait le montrer - on le retrouve dans son oeuvre pour divers contenus et formes d'expression: c'est bien, chez lui, le rapport de la forme au contenu qui demeure constant, et non l'un ou l'autre.

La démarche simelienne constitue donc, à la lettre, une "approche connotative" de l'étranger au sens donné à cette expression dans nos recherches sur l'interdisciplinarité en écologie humaine puisqu'elle ressaisit, précisément, les quatre points de méthode que nous énoncions pour caractériser ce type d'approche: traverse, connotation, récurrence et auto-référence (Amphoux & Pillet, 1985).

Traversante, l'approche simelienne l'est en effet puisque la réflexion sur l'étranger amène l'auteur à "traverser" sans cesse différents champs du savoir pour ressaisir son objet même s'il ne cherche pas encore le passage - alors obstrué par l'hypothèque positiviste - entre sciences de la nature et sciences de l'esprit.

Connotative, elle l'est ensuite puisque l'auteur privilégie trois critères apparemment séparés qui n'entrent pas dans le cadre d'une logique hypothético-déductive.

Mais la démarche, comme nous venons de le montrer, est aussi récurrente, ce qui fait bien apparaître dès lors ces *Digressions sur l'étranger* comme une figure de l'oeuvre simmelienne: au fil du texte, des liens organiques se tissent entre les critères initialement séparés, atomisés, une cohérence se dessine, la figure prend.

Enfin, nous ne pointons rien d'autre que l'auto-référence du texte lorsque nous proposons de l'interpréter comme une suite de variations sur le thème de la distance paradoxale.

Quelle est, en effet, la place de Simmel en tant qu'auteur ? Il est difficile de le dire: comme scientifique, il se situe implicitement à l'extérieur de la relation qu'il analyse. Mais certains indices attestent qu'à la fois extérieur et intérieur au thème qu'il aborde, Simmel se met tantôt à la place de la communauté qui désigne l'étranger, tantôt à la place de l'"autre", dans la différence. A la fois proche et lointain de son objet d'analyse, l'auteur devient en fin de compte étranger à son propre texte au sens où ce dernier le définit.

#### BIBLIOGRAPHIE

- AMPHOUX Pascal & PILLET Gonzague (1985), *Fragments d'écologie humaine*, Castella, Albeuve, Suisse.
- ARON Raymond (1966), *La sociologie allemande contemporaine*, PUF, Paris.
- DURKHEIM Emile (1969), *Journal sociologique*, PUF, Paris.
- DURKHEIM Emile (1975), *Eléments d'une théorie sociale*, Minuit, Paris.
- GROETHUYSEN Bernard (1926), *Introduction à la pensée philosophique allemande depuis Nietzsche*, Stock, Paris.
- GURVITCH Georges (1967), *Traité de sociologie*, PUF, Paris.
- SIMMEL Georg (1979), "Digressions sur l'étranger", in FRITSCH Philippe & JOSEPH Isaac, Ed., *L'école de Chicago: naissance de l'écologie urbaine*, Champ Urbain, Paris.
- SIMMEL Georg (1981), *Sociologie et épistémologie*, PUF, Paris.
- SIMMEL Georg (1984), *Les problèmes de la philosophie de l'histoire* (préface de BOUDON Raymond), PUF, Paris.
- SOROKIN Pitirim (1938), *Les théories sociologiques contemporaines*, Payot, Paris.